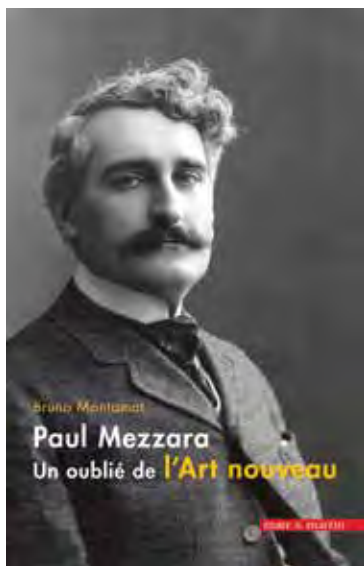


## Le livre du mois

### UNE VIE EN DENTELLES

D'Auteuil à la Muette, le « piéton de Paris » cher au poète Léon-Paul Fargue peut flâner en quête des édifices 1900 qui parsèment encore ce quartier de la capitale. Parmi eux, au 60 rue Jean de La Fontaine, se trouve un hôtel particulier de briques blanches, qui fut achevé en 1911 par Hector Guimard pour Paul Mezzara (1866-1918). Racheté par l'État en 1956 comme annexe du « foyer des Lycéennes » (actuel lycée Jean-Zay), restauré en 1986, il a été déclaré d'inutilité publique en 2015 pour être cessible, et bien que classé au titre des Monuments historiques depuis 2016, son avenir demeure incertain. Le cercle Guimard préconise d'en faire un centre culturel dédié à l'architecte : le ministère de la Culture s'inquiète de son étroitesse, de l'aménagement du jardin, des frais d'entretien... C'est pourtant à la fois un



rare témoignage de l'Art nouveau et un précieux vestige de la vie de son commanditaire, une des figures de la scène artistique des années 1880-1910.

Cette personnalité d'exception, B. Montamat la fait revivre dans un ouvrage écrit tout en finesse, avec un art consommé de la monographie, à tel point que l'on regrette de devoir poser le livre quand minuit sonne ! Fils naturel du magnat des Cognac Auguste Hennessy, descendant par sa mère d'un célèbre bénédictin janséniste défroncé, dom Foulon, qui s'unit pendant la Révolution avec une demoiselle d'une austère famille port-royaliste, héritier et souche d'une pléiade d'artistes (la dernière en date est l'actrice Léa Seydoux), Mezzara est un cas. Après son baccalauréat et un passage par l'École des beaux-arts de Paris, il commence une carrière de peintre dans le sillage intellectuel du symboliste Ary Renan. Retiré tel un Gauguin moderne dans l'île de Bréhat, il abandonne dès 1891 la peinture, en partie à cause de péripéties amoureuses, qui seront du reste à l'origine des nombreuses ruptures de sa carrière. Installé à Venise, il fonde alors un empire, grâce à la création de la Manufacture de dentelles et broderies Melville et Ziffer.

Pour ce dom Juan invétéré, la dentelle était certes tout indiquée. Mais au-delà de l'anecdote, il faut souligner l'intérêt de l'œuvre de Mezzara, qui conçoit les délicats dessins des broderies, supervise la production et expose dans tous les Salons internationaux. Destinés à la confection ou bien à l'ornement mobilier, ses ouvrages arachnéens font montre d'un renouveau du style décoratif, grâce à la souplesse des motifs végétaux. Revenu en France en 1900, Mezzara est également un adepte de la cosmosophie du « mage » S.U. Zanne, sorte de sagesse ésotérique qui irrigua son art, comme celui de nombre de ses contemporains. Certaines de ses créations, telle la nappe *Zodiaque*, illustrent cette théologie et sont parmi les plus belles de son corpus. L'hôtel Mezzara lui-même est une construction cosmosophique, dont les formes et tout le décor peuvent être décryptés à l'aune de préceptes mystiques. Il s'agit en réalité de « l'art total », alors prôné par la Société des Artistes décorateurs, dont Mezzara fut d'ailleurs le président. L'hôtel Mezzara, reliquat de l'industrie du luxe français et du génie d'un créateur hors norme, ne doit donc pas être laissé à l'abandon. C'est la leçon de ce livre flamboyant et essentiel, d'une actualité brûlante. C. G.

**Bruno Montamat, Paul Mezzara. Un oublié de l'Art nouveau, Mare & Martin, 2018, 294 p., 39 €.**

## LE SINGULIER DESTIN D'AZAY-LE-RIDEAU

Il évoque depuis près de 500 ans selon le mot célèbre d'Honoré de Balzac « un diamant taillé à facettes serti par l'Indre ». Admirablement restauré entre 2013 et 2017 par le Centre des monuments nationaux, le château d'Azay-le-Rideau fait aujourd'hui l'objet d'un bel ouvrage aux Éditions du patrimoine qui enrichit ainsi sa collection des monographies d'édifices. En retraçant son histoire, le livre met en évidence le destin singulier de ce château mondialement connu comptant parmi les plus fameux du Val de Loire mais qui mena pourtant une existence paisible à l'écart du tumulte de la grande histoire qui, si souvent, frappa à la porte de ses voisins. En effet, contrairement à Chenonceau, Chambord ou Blois, jamais la route d'Azay ne croisa celle d'une tête couronnée, d'un prince du sang, ou même d'une favorite royale ! Sa genèse même étonne : comment en effet expliquer que Gilles Berthelot, maître ordinaire de la Chambre des comptes de Paris, ait pu sans réelle proximité avec François I<sup>er</sup> se faire bâtir une œuvre aussi avant-gardiste, joyau de la première Renaissance française ? En se replongeant dans les sources, les auteurs tentent d'élucider ce mystère. Bénéficiant d'une importante campagne photographique qui sublime ce vaisseau de pierre délicatement posé sur l'Indre, l'ouvrage dresse un état des lieux complet des connaissances dont nous disposons, de son passé médiéval à sa transformation en musée de la Renaissance suite à son acquisition par l'État en 1905, en passant par la métamorphose que les marquis de Biencourt y opérèrent au XIX<sup>e</sup> siècle faisant d'Azay un symbole de l'art de vivre à la française. O. P.-M.

**Sous la direction de Marion Boudon-Machuel, Le château d'Azay-le-Rideau, Éditions du patrimoine, 2018, 260 p., 39 €.**





## VER SACRUM : UN MANIFESTE POUR LA MODERNITÉ

Entre 1898 et 1903 fut publiée sous la direction de Gustav Klimt, Max Kurzweil et Ludwig Hevesi une revue illustrée dédiée à la diffusion des idées de la Sécession viennoise. Elle emprunte son nom à l'antique « printemps sacré » des peuples latins, à l'occasion duquel les jeunes gens étaient invités à quitter leur cité afin de créer la leur. Hautement symbolique, ce rite ancien fait bien évidemment écho aux ambitions affichées par ce groupe d'artistes dissidents. En janvier 1898, la couverture du tout premier numéro de la revue en est la métaphore, figurant un arbuste de vigne en pot conçu par Alfred Roller dont les racines s'échappent de la base, à l'image de la modernité des sécessionnistes s'affranchissant de l'art officiel. Régulièrement publiée jusqu'en décembre 1903, *Ver Sacrum* pense chacun de ses numéros comme une œuvre d'art totale incarnant les idéaux sécessionnistes. L'histoire de la revue sera marquée par de multiples innovations dans le domaine de l'édition, certaines propositions formelles en termes d'illustration, de design ou de composition ayant par la suite fait florès. Plus d'un siècle après sa première publication, elle revient sous la forme d'un ouvrage relié reproduisant les couvertures les plus innovantes de 120 numéros et d'un certain nombre de hors-séries. 450 illustrations viennent ainsi témoigner de l'inventivité de ce nouveau langage graphique qui s'imposa rapidement comme un vecteur de la modernité de l'art occidental. O. P.-M.

Sous la direction de Valerio Terraroli, *Ver Sacrum. La revue de la Sécession viennoise, 1898-1903*, Skira, 2018, 320 p., 55 €.

## RAPHAËL ET AGOSTINO CHIGI

Comment expliquer que, débarquant à Rome âgé de 25 ans et inconnu dans la Ville éternelle, le jeune Raphaël reçut aussitôt du pape Jules II la stupéfiante responsabilité de tout le décor de ses *Stanze*, les chambres de la Signature, d'Héliodore, de l'Incendie du Borgo, et de Constantin ? Dans une enquête passionnante et remarquablement argumentée, Amélie Ferrigno démontre qu'il la dut essentiellement à la protection du flamboyant banquier siennois Agostino Chigi, homme de confiance du pape tant sur le plan financier que diplomatique, et son principal conseiller artistique. Hautement apprécié par le souverain, Raphaël devint l'artiste officiel de la cour pontificale. Mais pendant ces courtes années romaines, entre 1508 et 1520, il œuvra en même temps pour Chigi dans sa splendide villa tibérine (la Farnésine), avec des réalisations audacieuses comme le *Triomphe de Galathée* et le décor de la Loge de Psyché, révolutionnaires avec des nus féminins réalistes peints dans une palette claire. Ses portraits de jeunes femmes, *la Fornarina* et *la Donna velata*, représenteraient, la première Francesca Ordeaschi, qu'épousa Chigi par amour en dépit d'une origine sociale très inférieure à la sienne, cause d'un scandale, et la seconde Margherita Luti, la maîtresse adorée du peintre. Agostino Chigi, *il magnifico* comme il se plaisait à se faire nommer, et Raphaël qui fut son ami intime, moururent en avril 1520, à quatre jours d'intervalle, le banquier à la suite d'une maladie, le peintre sans doute épuisé par des tâches écrasantes.

Françoise de La Moureyre

Amélie Ferrigno, *Raphaël et Agostino Chigi, le peintre et son mécène*, préface de Claudio Strinati, Presses Universitaires de Rennes, 2018, 196 p., 22 €.



## LA CHAUMIÈRE DE RAMBOUILLET

Quoi, une chaumière ? Ce bijou tellement raffiné à l'intérieur duquel Antoine Maës nous offre de pénétrer ? Et pourtant, avec ses murs rustiques en pierre meulière et son toit de chaume, c'est bien d'une chaumière qu'il s'agit. Presque cachée parmi les frondaisons, elle se niche au sein du « jardin anglais » qu'avait créé le duc de Penthièvre dans le parc de son château de Rambouillet. Pour plaire à sa belle-fille, la duchesse de Lamballe, il l'avait fait édifier entre 1779 et 1781. La grande amie de la duchesse, la reine Marie-Antoinette, disposa quelques années plus tard d'une merveilleuse laiterie toute proche de la chaumière, à laquelle elle fit peu d'honneur, lui préférant son hameau de Trianon. Comme une traînée de poudre, la mode des jardins anglais se répandait en France, avec leurs allées sinueuses, leurs fabriques, leurs kiosques chinois, leurs ermitages. L'intérieur de cette chaumière, composé d'un salon circulaire et d'une garde-robe, est saisissant. Les murs du salon, entre grotte et nymphée, rythmés par des pilastres ioniques, sont entièrement tapissés de coquillages multicolores, moules, palourdes, coquilles Saint-Jacques, escargots... disposés méticuleusement ; la garde-robe, elle, est revêtue de lambris peints dans un « genre arabesque » ou « style pompéien » délicat. De même que la Laiterie, la Chaumière a fait l'objet d'une publication extrêmement soignée, comme ont l'art de le faire les éditions Gourcuff Gradenigo, nourrie dans les deux cas du texte constamment intéressant et des belles photos d'Antoine Maës. F. de La M.

Antoine Maës, *La chaumière aux coquillages de Rambouillet. La fabrique de l'illusion au XVIII<sup>e</sup> siècle*, Gourcuff Gradenigo, 2018, 112 p., 17 €.